

On pourrait penser que ce qui a peu à peu tué le mythe des textiles c'est l'industrialisation, mais à mon sens, ce n'est pas tout à fait ça. Ce sont davantage les logiques de rendements, de commercialisation de masse et de profit qui ont véritablement dénaturé, démystifié et désenchanté les pratiques textiles. Il en va de même pour le cyclisme. Ce ne sont pas les avancées technologiques en matière de vélo qui ont atteint définitivement les mythes des coureurs. Tous les acteurs qui ont gravité autour d'eux, que ce soient les publicitaires, les sponsors, les entraîneurs, les mécènes, les médias, ont dénaturé les courses et les cyclistes, en les poussant à devenir de véritables surhommes pour s'enrichir en conséquence. J'imagine que ces réalités touchent particulièrement le monde professionnel, cycliste et textile. Pourtant, au-delà de la performance, les notions d'équipe, d'entraide, d'amitié, de groupe, de soutien ont su être préservées malgré la compétition. C'est drôle comme on peut parfois s'attarder sur les leaders et les grands champions, sans se rendre compte qu'ils ne seraient rien, sans les liens qui les unissent aux autres coureurs, ceux qui les accompagnent dans les moments difficiles. Encore une fois, c'est une histoire de tissage qui fait du cyclisme ce qu'il est aujourd'hui.

Lorsque l'on parle de tissage, on parle de temps, d'espace et de mythe. Il en va de même pour le cyclisme. Faire du vélo, c'est aller de l'avant, cela invite le cycliste à se projeter dans le futur. Pourtant, le mouvement répétitif et rotatif perpétuel semble provoquer quelque chose dans l'esprit de celui qui pédale : au fur et à mesure qu'il avance, il se souvient. Il se rappelle le passé, les chemins qu'il a traversés, ses souvenirs de grands coureurs ou de courses, les premiers vélos de son enfance. Il comprend, par son geste, qu'il s'inscrit dans une grande lignée, qu'il appartient à la grande famille des cyclistes. Il fait partie, à son échelle, de cette grande Histoire, celle de l'épopée du vélo. Il réalise qu'il n'existe pas de frontière pour les cyclistes. La pratique du vélo est démocratique, populaire et universelle. Partout où l'on va, on trouve des cyclistes. Quelles que soient les raisons qui poussent un humain à prendre la route, que se soit par nécessité, plaisir, entretien physique, il est soumis aux mêmes lois que n'importe quel autre : il doit faire corps avec sa machine, lui donner vie. Le cadre est comme un prolongement de ses propres os, la chaîne, comme ses veines, les roues, ses pieds. La chaîne conduit l'énergie vitale du cycliste à sa machine. Le vélo bat au même rythme cardiaque, respire en parfaite symbiose avec lui. Faire du vélo, c'est non seulement remonter dans le temps, mais c'est aussi prendre conscience de l'instant présent, l'effort, les douleurs aux jambes, aux bras, la difficulté de rester concentré et motivé lorsque l'on constate la longueur de la route, le goudron ou la terre à perte de vue. Mais lorsque l'on arrive, la satisfaction d'être arrivé au bout du chemin est immense, on constate sur la carte, la ligne tracée, en se remémorant les bons comme les mauvais moments.

Jacques Anquetil

On pourrait penser que ce qui a peu à peu tué le mythe des cyclistes sont les avancées technologiques en matière de vélo, mais à mon sens, ce n'est pas tout à fait ça. Ce sont davantage les acteurs qui ont gravité autour d'eux, que ce soient les publicitaires, les sponsors, les entraîneurs, les mécènes, les médias, qui ont véritablement dénaturé, démystifié et désenchanté les courses et les cyclistes, en les poussant à devenir de véritables surhommes pour s'enrichir en conséquence. Il en va de même pour le tissage. Ce n'est pas l'industrialisation qui a atteint définitivement les mythes des tisserands. Toutes les logiques de rendement, de commercialisation de masse et de profit ont dénaturé les pratiques textiles. J'imagine que ces réalités touchent particulièrement le monde professionnel, cycliste et textile. Pourtant, au delà de la performance, les notions d'atelier, d'entraide, d'amitié, de guilde, de soutien ont su être préservées malgré la compétition. C'est drôle comme on peut parfois s'attarder sur de grandes œuvres textiles ou de grands tisserands, sans se rendre compte qu'ils ne seraient rien, sans les liens qui les unissent aux autres tisserands, ceux qui les accompagnent dans les moments difficiles. Encore une fois, c'est une histoire de camaraderie qui fait du textile ce qu'il est aujourd'hui.

Lorsque l'on parle de cyclisme, on parle de temps, d'espace et de mythe. Il en va de même pour le tissage. Tisser, c'est aller de l'avant, cela invite le tisserand à se projeter dans le futur. Pourtant, le mouvement répétitif et rotatif perpétuel semble provoquer quelque chose dans l'esprit de celui qui pédale : au fur et à mesure qu'il avance, il se souvient. Il se rappelle le passé, les tissages qu'il a conçus, ses souvenirs de grands mythes textiles, les tissus de son enfance. Il comprend, par son geste, qu'il s'inscrit dans une grande lignée, qu'il appartient à la grande famille des tisserands. Il fait partie, à son échelle, de cette grande Histoire, celle de l'épopée des textiles. Il réalise qu'il n'existe pas de frontière pour le tissage. Les pratiques textiles sont démocratiques, populaires et universelles. Partout où l'on va, on trouve des tissus. Quelles que soient les raisons qui poussent un humain à entremêler des fils, que se soit par nécessité, plaisir, entretien d'un savoir-faire, il est soumis aux mêmes lois que n'importe quel autre : il doit faire corps avec sa machine, lui donner vie. Le cadre est comme un prolongement de ses propres os, la chaîne et la trame, comme ses veines, les pédales, ses pieds. La chaîne et la trame conduisent l'énergie vitale du tisserand à sa machine. Le métier à tisser bat au même rythme cardiaque, respire en parfaite symbiose avec lui. Tisser, c'est non seulement remonter dans le temps, mais c'est aussi prendre conscience de l'instant présent, l'effort, les douleurs aux jambes, aux bras, la difficulté de rester concentré et motivé lorsque l'on constate la longueur de la chaîne, le fil ou la fibre à perte de vue. Mais lorsque l'on arrive, la satisfaction d'être arrivé au bout du fil est immense, on constate sur la trame, la ligne tracée, en se remémorant les bons comme les mauvais moments.

Jacques Anquetil